

MICHELINE POUJOULAT

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue
de Monsieur Pascal GOUGET,
Président de l'Académie.

Remerciements
de Madame Micheline POUJOULAT
et éloge de son prédécesseur
Monsieur Noël CANNAT

Vendredi 28 mai 2004

Puis, selon Tordre du jour, le président reçoit Mme Micheline Poujoulat, qui va occuper le siège de M. Noël Cannat, et s'exprime en ces termes :

Madame le Secrétaire perpétuel,
Mesdames et Messieurs les Académiciens,
Mesdames et Messieurs les Correspondants.
Mesdames et Messieurs les parents et amis du
nouvel Académicien,

Nous sommes heureux de vous accueillir à l'occasion de la réception de notre nouvelle consœur.

En juillet 2003 Monsieur Noël Cannat nous quittait discrètement, en pleine vacances estivales ; la candidature de Madame Micheline Poujoulat au siège de M. Cannat a été présentée le 19 mars et son élection comme membre résidant a eu lieu le 16 avril.

Madame,

Le plaisir de vous recevoir en cette assemblée ne va pas, pour le président, sans un devoir délicat, bien que non périlleux, celui de retracer en quelques mots, forcément trop brefs et laissant de côté l'essentiel, quelques-unes des étapes du parcours qui vous a conduit à siéger parmi nous.

Les hasards de la carrière d'un père militaire vous ont fait naître à Coëtquidan, mais le pays de son enfance

et de sa famille était la Gascogne, plus précisément le Gers.

Vous êtes l'aînée de trois enfants. Votre scolarité commence à l'école du village, alors que votre père, officier de la Légion, est en Indochine d'où il reviendra avant la chute de Dien Bien Phu.

Vient le temps des études secondaires que vous suivez à Toulouse, au Lycée public de jeunes filles de Saint-Sernin ; Classes terminales : c'est là que se décide bien souvent l'orientation vers un avenir encore voilé, espéré, de toute façon inéluctable.

Vous donnez forme à cet avenir, en suivant pendant un an, au Lycée Pierre de Fermat à Toulouse, la préparation à l'École Nationale Supérieure de Fontenay Saint-Cloud, puis vous rejoignez la Faculté des Lettres. Vous vous intéressez à la littérature et aux langues, à l'anglais et à l'espagnol.

Vous connaissez déjà un peu l'Espagne, ayant passé une année à Séville chez une tante vers votre dixième année. Vous choisissez donc de suivre les cours de l'Institut d'Études hispaniques de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Toulouse. Vous passez la licence, puis la maîtrise d'espagnol.

Votre vie va de façon très classique se partager entre la famille et l'enseignement, puis plus tard, vers une activité sociale intimement liée à votre personnalité.

Vous faites connaissance à Toulouse de M. Jacques Poujoulat, étudiant en médecine. Vous l'épousez en 1969. Les résultats du concours de

l'internat lui ouvrant les portes de l'Hôpital Gaston Doumergue, vous voilà tous deux dans notre capitale gardoise. Le Dr. Jacques Poujoulat, qui a été l'élève du Dr. Bosc, est depuis 1975 pédiatre à Nîmes ; il a d'abord été l'associé du Dr. Contai, dans un cabinet que vint compléter notre confrère, le Dr Bernard Cavalier. De votre union naîtront cinq enfants, une fille puis trois garçons, et à nouveau une fille.

De votre carrière d'enseignante, je n'évoquerai que quelques repères très administratifs derrière lesquels je devine le travail journalier de préparation des cours ou de corrections de copies, mais aussi toute la richesse des rapports avec les élèves, indissociable de votre attitude à l'égard de ceux qui vous entourent. Vous débutez comme professeur d'espagnol et de latin à Monréjeau, Haute-Garonne, en l'École Notre-Dame de Comminges. En 1970, devenue nîmoise, vous effectuez un remplacement au Lycée Stanislas. Mais l'an d'après, changement de décor : votre mari fait son service national dans la coopération et vous avez l'expérience d'une année africaine, au Lycée normal public de Daloa en Côte d'Ivoire.

Après une interruption pendant laquelle vous vous consacrez à vos enfants, vous reprenez l'enseignement en 1976 à l'Institut d'Alzon, d'abord à mi-temps, puis à temps complet depuis 1990. Vous avez aussi exercé pendant un an au Centre Universitaire Vauban. Professeur certifié en 1987, vous accédez en 1991 par concours à l'échelle des professeurs agrégés.

À ce cursus familial et d'enseignement très traditionnel s'est ajoutée une activité sociale, ou mieux, un intérêt pour vos semblables. Cet intérêt s'exerce au sein de l'ACI, Action Catholique des milieux indépendants.

J'avoue que le privilège qui m'est accordé d'avoir à vous accueillir en notre Académie a été pour moi l'occasion de découvrir cette association. Cette lacune de mes connaissances n'était cependant pas complète puisque j'avais entendu parler dans ma jeunesse des mouvements qui regroupaient des jeunesses catholiques, ouvrières, étudiantes ou agricoles. L'ACI est fille de ces mouvements, puisqu'elle est issue de la Jeunesse Indépendante Chrétienne Féminine (JICF) fondée en 1935 par Mme Marie-Louise Monnet, à l'image de la JOC. Ce mouvement «*d'évangélisation du semblable par le semblable*» s'est ouvert aux couples. Il ne m'appartient pas d'en parler davantage, l'information que j'en puis avoir ne procédant pas d'une expérience vécue, expérience qui par contre est pleinement vôtre. Vous avez accepté d'importantes responsabilités dans ce mouvement. Vous en êtes actuellement présidente au niveau national pour le bureau 2003-2006, au côté du président Olivier Bellego, c'est en effet une particularité de l'ACI d'élire en même temps un président et une présidente, ce que ne permettent pas les vénérables statuts de notre Académie.

Votre connaissance des langues vous a permis de travailler à des traductions, en particulier pour le MIAMSI, Mouvement international d'Action catholique.

Toutes ces activités ne vous ont pas fait oublier l'enseignement ; vient en effet de paraître un très utile manuel « *Maîtriser la grammaire espagnole au Lycée* », écrit en collaboration avec Mme Thierry et Mme da Silva, ouvrage que vous avez eu la gentillesse de nous offrir pour notre bibliothèque académique.

Vous aimez les voyages, la photographie, que le Dr Pouloulat pratique en amateur éclairé, comme vient nous le démontrer une exposition récemment visible à Nîmes où nous avons pu admirer, entre autres, de magnifiques photos d'un parc naturel américain.

Près de conclure, je reviens à votre activité dans l'ACI, indissociable de votre activité de plume ; vous êtes directrice des revues de cette association, *Le Courrier*, *Partenaires* pour lesquelles vous avez rédigé des éditoriaux. D'autres écrits évoquant les rythmes ou les couleurs de la vie ont été publiés dans *La Croix*. Ce sont des textes très fins, attentifs au visage d'autrui, à l'échange d'une parole ou d'un sourire. Ces notations sont empreintes d'une sensibilité poétique et contemplative, si l'on veut donner à ce mot le sens d'un accord direct entre l'âme et ce qu'elle reçoit du monde. Je pense que c'est cette capacité d'attention, de sympathie, pour ne pas dire d'amour, qui fait l'union entre les différents aspects de votre vie, enseignante, épouse et mère, catholique engagée.

Cet itinéraire simple et droit que je viens de résumer vous a conduit à l'Académie. Je pense que, sans tomber

dans l'académisme, vous saurez apporter votre pierre à l'édifice.

Soyez donc bienvenue parmi nous.

Madame Micheline Poujoulat remercie en ces termes :

Monsieur le Président, Madame le secrétaire perpétuel, Mesdames, Messieurs,

La proposition de rejoindre votre compagnie a été pour moi une surprise.

J'aime beaucoup les surprises, avec une très nette préférence pour les bonnes et les cadeaux; nous en reparlerons.

C'est sous l'effet de la surprise, et encouragée par mon mari qui croit toujours que je vais savoir faire ce que je ne sais pas faire, qu'avec une totale inconscience j'ai accepté votre invitation à entrer à l'Académie.

Car très vite, avec un tout petit peu de réflexion. m'est venue la question : N'aurait-il pas mieux valu être fidèle à mes origines et prenant exemple sur la violette de Toulouse rester dans l'ombre, puisque si je cherchais quels mérites me valaient l'honneur d'être élue par une académie aussi ancienne et prestigieuse je n'en trouvais aucun de convaincant ? La question venait trop tard.

J'ai donc cessé de m'enfoncer dans une voie sans issue et j'ai considéré que la seule justification d'un cadeau est dans la générosité des donateurs, non dans les mérites de la récipiendaire.

Il ne me reste plus qu'à dire merci en tout premier lieu à Monsieur le président qui m'accueille, à Madame le secrétaire perpétuel qui a guidé avec patience mes pas d'académicienne hésitante. A Catherine Mares qui me fait l'honneur de me parrainer ainsi que Mgr Dalverny, absent aujourd'hui, tous deux manifestent à mon égard une indulgence que seules expliquent la bonté et l'amitié.

En m'accueillant parmi vous vous m'offrez trois magnifiques cadeaux.

J'ai sacrifié avec joie à la tradition des « visites académiques », parcourir les rues de Nîmes au printemps, c'est déjà merveilleux . Et c'est au fil de ces visites que j'ai trouvé le premier de vos cadeaux.

Je n'y ai aucun droit et les mérites que vous avez trop généreusement énumérés, Monsieur le président, ne tarderaient pas à laisser apparaître leurs limites, mais les limites de ma curiosité et de mon désir de connaissance, elles, sont plus difficiles à fixer. Je ne suis spécialisée en rien, je suis curieuse de presque tout. Aussi je veux croire que, fidèles à votre mission de promouvoir la culture, vous m'offrez généreusement d'enrichir la mienne. J'ai bénéficié de votre accueil chaleureux, j'ai découvert votre érudition, votre humour, la variété, l'étendue de vos recherches, l'enthousiasme qui vous guide, votre respect du passé et votre souci d'ouverture.

Devant tout cela je me sens petite, il n'y a pas à s'en étonner, je le suis, je me sens aussi impatiente des découvertes à venir.

J'avais annoncé que vous m'offriez trois cadeaux voilà le premier et voici le second : vous m'offrez le plus beau brevet de citoyenneté nîmoise que l'on puisse rêver : rien ne servirait de le cacher : parmi mes ancêtres ne figure aucun Nîmois, aucun Cévenol. Monsieur le président vous l'a dit : née par hasard en Bretagne, je suis arrivée par hasard à Nîmes. Mes racines sont dans le sud-ouest, en Gascogne, berceau de ma famille plus précisément en Astarac, j'affirme que l'Astarac existait bien avant la télévision. Mes racines sont aussi à Toulouse où j'ai fait toutes mes études, noué des amitiés qui durent, rencontré mon mari. J'aime la brique, et les ciels nuageux, les vertes et douces collines de Gascogne, les Pyrénées à l'horizon, les quais de la Garonne et du canal du Midi, la basilique Saint-Sernin et l'église des Jacobins à l'ombre desquelles se trouvent les deux lycées où j'ai fait mes études.

Depuis bientôt trente cinq ans j'ai appris à aimer l'austère blancheur de la pierre, l'aridité de la garrigue, les quais du canal de la Fontaine, la façade de la cathédrale meurtrie par l'histoire, et que dire de la beauté des feuilles de micocouliers au fil des saisons ? Monsieur Jallatte dans son discours avait déjà célébré les micocoules, je ne me risquerai pas à le plagier, mais je suis amoureuse des feuilles de micocouliers, seulement des feuilles. J'ai appris à redouter la crue d'un cadereau plus que les eaux de la Garonne, à supporter la violence du climat, le vent, la pluie, le soleil excessifs. J'ai découvert les ferias et la corrida. J'ai découvert qu'il

n'était pas indifférent d'être catholique ou protestant ou «indépendant », et en même temps que l'estime et l'amitié ne se laissent pas enfermer dans ces catégories. Ici nous avons trouvé des amis précieux, nous avons fondé une famille, nos enfants ont grandi. Me voici grâce à vous aujourd'hui tout à fait nîmoise.

C'était donc le deuxième cadeau et, avant de vous parler du troisième, permettez-moi d'évoquer un souvenir très personnel : un jour mon mari m'a offert un voyage surprise. Nous sommes donc partis sans que je connaisse la destination. Le cadeau et la surprise étaient de taille, il s'agissait de l'ascension du Kilimandjaro, le doute n'a pas tardé à rejoindre la joie « c'est bien trop grand pour moi, vais-je y arriver ? ». Pour tout vous avouer, c'est exactement le même sentiment que j'ai éprouvé lorsque j'ai appris que vous m'offriez de succéder à Noël Cannat et m'invitez à faire son éloge. La reconnaissance devant l'honneur que vous me faites est égale à mon inquiétude.

Ma responsabilité est grande aujourd'hui devant vous. Madame devant tous ceux, ici présents, qui ont connu cet homme hors du commun. Je n'ai, hélas pas eu cette chance. En me confiant documents et souvenirs vous m'avez apporté une aide précieuse, je vous en remercie et espère ne trahir ni la mémoire de mon prédécesseur ni votre attente, du moins ne pas trop les trahir.

Noël Cannat naît en 1927 à Nîmes dans une vieille famille de la bourgeoisie catholique et fait tout

naturellement ses études au Lycée Daudet. Il poursuit ensuite parallèlement des études de droit, de lettres, de philosophie et d'histoire de l'art, déjà il ne s'embarrasse pas de frontières. Il obtient un diplôme d'études supérieures d'économie politique, prépare un doctorat de droit, commence assez vite une « vie de nomade » et enseigne en Ecosse, en Allemagne, en Suède dont il apprend la langue. En 1954 il entreprend son premier tour du monde qui durera deux ans ; tous les dix ans environ il renouvellera ces voyages à la rencontre de la vie quotidienne des peuples.

Il épouse Ariette Hellouin de Cenival. Immunologiste, spécialisée en microbiologie à Paris puis à la faculté de médecine de Montpellier, ils auront trois enfants : Mathilde chercheur au CNRS, géophysicienne. Jean-Baptiste longtemps céramiste, aujourd'hui informaticien. Guillaume journaliste scientifique spécialisé en astronomie.

Noël Cannat travaille au cabinet du directeur général d'Air France pendant quatre ans, quitte ensuite Paris pour revenir dans le Midi. En 1967, il entreprend son second tour du monde, le troisième suivra en 1970. Il en fera au total cinq.

En lisant le discours de M. Sapède et la réponse que lui fit Noël Cannat lors de sa réception à l'Académie, le 1er décembre 1995, j'ai repensé à un poème souvent commenté avec mes élèves, je n'en traduirai que trois vers :

*Les messieurs discutent de notre sort.
 Les économistes additionnent nos carences.
 Les sociologues photographient nos mesures.*

Citer tout le poème ne serait pas abuser de votre patience ; en le faisant je n'aurais plus rien à ajouter. Nous aurions l'anti portrait de Noël Cannat, si je peux risquer un néologisme, pire un barbarisme devant vous. Noël Cannat fait exactement le contraire de ce que dénonce le poète Jaime Garlaza. Plus qu'un sociologue indépendant. Noël Cannat est un sociologue original et novateur. Il ne discute pas sur les malheurs d'autrui, il écoute les ouvriers, les paysans, cite leurs paroles. Il n'additionne pas les insuffisances, il voit chez les plus pauvres les ressources par lesquelles ils se sauveront eux-mêmes. Il ne photographie pas les mesures, il partage au quotidien la vie des populations. Aux sondages basés sur les échantillons représentatifs, il préfère la rencontre personnelle dans la durée, tant il est convaincu de la richesse de chaque être humain, de la part de vérité universelle qui se cache en tout homme. Sa vision et sa pratique de la sociologie sont tout à fait originales, il accumule les documents mais fonde toujours sa réflexion sur son expérience et sa connaissance personnelles. « Les voyages et la réflexion sur le terrain comptent avant tout », dit-il.

Il est reconnu comme un des meilleurs sinon le meilleur connaisseur des bidonvilles de la planète qu'ils

soient à Calcutta, Manille, Bombay, Bangkok, Karachi, Mexico ou Bagdad. Tout cela lui vaut de travailler comme expert pour les Nations Unies et pour la Banque Mondiale et d'autres organismes internationaux.

Il a publié plusieurs ouvrages :

En 1988	<i>Sous les bidons la ville</i>
En 1993	<i>La force des peuples</i>
En 1997	<i>L'honneur des pauvres</i>
En 2003	<i>Prélude à l'inversion de l'empire</i>

Les titres déjà sont une prise de position, une profession de foi en l'homme si pauvre soit-il en apparence. Ils renversent les habitudes de voir et de penser.

Noël. Cannat ne se situe pas en spécialiste riche de solutions pour les autres ; au milieu des souffrances et des misères des pauvres, des exclus, il repère et révèle leurs richesses de solidarité, d'invention, d'organisation. Il se définissait aussi comme « un incorrigible optimiste » optimisme qui prenait racine dans la confiance en l'homme, et dans la foi en Dieu. Une des grandeurs du christianisme n'est-elle pas de ne jamais séparer Dieu de l'homme ?

Quelques citations de son livre *Sous les bidons la ville* (éditions l'Harmattan) seront plus claires que je ne saurais l'être :

P 1 2 Les difficultés sont d'habiter près des hommes riches, soulignait en 1981 le mécanicien hutu de Butaré

au Ruanda : parce que vous n'êtes pas dans une bonne situation, puisque vous êtes pauvre, ils ne sont pas contents que vous arriviez où ils se trouvent.

P 11 C'est le mépris que les citadins manifestent aux paysans, et le refus de faire confiance aux pauvres, qui sont à la racine du sous-développement et de la misère galopante ...

P 22 Le premier agent du développement en effet est le peuple, composé de pauvres à 60,80, ou 90%. LUI seul peut valablement définir ce qu'il faut appeler le bien commun, décider si ce sont les hommes qui comptent ou l'automobile et le béton.

Nomade lui-même, il oppose l'imaginaire nomade, capable d'être saisi, à l'imaginaire sédentaire préoccupé de saisir. A la pensée abstraite, fondement de notre civilisation étroitement productiviste, il oppose la pensée concrète qui ne sépare pas la réflexion de l'action. Il a parcouru presque tous les pays du monde et aimé particulièrement les peuples de l'Inde. L'Inde était à ses yeux la patrie d'élection de la pensée concrète, seule capable de renverser sans violence l'empire de la pensée abstraite, et de s'attaquer au déséquilibre entre les pays « sur développés » et les pays « sous développés ».

Ses voyages et ses responsabilités de chargé de mission pour des organismes internationaux l'avaient éloigné par la distance non par le cœur de Nîmes, son discours de réception montre combien il a été heureux d'entrer à l'Académie et de renouer avec sa ville. Il évoque avec émotion ses souvenirs de la maison familiale place

Questel, ses séjours à La Chalvidane, propriétés toutes deux de sa famille maternelle Guirauden à laquelle il a consacré une étude. Son élection à l'Académie lui a permis entre deux voyages de replonger avec joie dans la vie nîmoise. Hélas sa présence en ces lieux sera de bien courte durée, élu en 1995, il est décédé en 2003.

Il n'en a pas moins contribué à plusieurs reprises aux travaux de l'Académie par des communications dont les titres n'ont rien de surprenant.

Dans la première : *Courants sociaux dans l'Inde d'aujourd'hui* : il redit une de ses convictions profondes: « *Les riches peuvent trouver leur bonheur dans l'individualisme. Mais la seule richesse des pauvres, c'est la communauté. Les en priver revient à les jeter dans la misère... il faut reconnaître et honorer leur certitude fondamentale dédaignée par tous les marchés que LES SOCIETES NE SE COMPRENENT PAS À PARTIR DES OBJETS, mais à partir des hommes et des femmes qui les constituent*».

Dans la deuxième communication : *Les faces opposées de la ville de demain, pour une citoyenneté sans exclusive*, il oppose l'imaginaire de la Pyramide à celui de la Tente : « *dans nos sociétés, où la croissance orgueilleuse des choses a pris le pas sur l'humble développement des hommes, nomades, ou sédentaires, l'imaginaire de la Pyramide est en train de détruire l'urbanité* » (..). Car la tente ressurgit à la périphérie des villes, dans ces zones dites d'habitat précaire, les bidonvilles (...). Comme la ville ancienne, le bidonville

est perçu par ses habitants comme une globalité où s'affine et triomphe la pensée concrète des laboureurs, charpentiers, tisserands, marchands qui s'y sont rassemblés. (...). « Car dans l'esprit de leurs habitants, l'exigence d'une vraie ville est toujours présente. »

Quant à la troisième communication : *Victor le sauvage de l'Aveyron*, écoutons ce qu'il dit à propos de cet enfant sauvage trouvé en Aveyron à la fin du dix-huitième siècle et transplanté à Paris pour y être étudié : *« En tant que sociologue je n'ai aucune compétence pour discuter de la part de la psychose dans le cas du Sauvage, mais je suis enclin à voir en lui le porteur muet, brutalement confronté à la société civilisée, d'un imaginaire nomade largement méconnu par ses ravisseurs ».*

Je ne résiste pas au plaisir de vous rapporter un souvenir confié par l'un de ses proches. Noël Cannat se rend un jour de Nîmes à Monaco en voiture avec l'un de ses cousins et tout le long du voyage interroge, écoute, prend des notes, tout comme il le fait avec un baoulé de Côte d'Ivoire, un hutu du Ruanda. Faut-il en conclure qu'il considère son cousin comme un sujet d'étude ? N'est-il pas plus juste de dire qu'il considère tout humain, baoulé, hutu, nîmois, comme un frère ?

Sa disponibilité, sa capacité à s'intéresser et à écouter sont permanentes. Inde du XXI^e siècle, mégapoles d'Occident, enfant sauvage des monts de Lacaune au

XVIII^e siècle, le souci de l'homme chez Noël Cannat ne connaît ni les frontières du temps ni celles de l'espace

Rendre compte de la richesse de la pensée et des écrits de Noël Cannat demanderait de longs mois d'étude, et excéderait les limites de ce discours. Il laisse de nombreux documents, son œuvre n'était pas terminée. Les ouvrages qu'il a publiés sont encore trop peu connus ils n'en sont pas moins une contribution inestimable à la réflexion sur les grands problèmes qui conditionnent l'avenir de l'humanité. Homme généreux qui se définissait comme un incorrigible optimiste, il prévoyait une inversion de l'empire des riches au profit d'un monde où les peuples retrouveraient le rythme séculaire du véritable développement humain, où l'on prendrait en compte le savoir concret de ceux que l'on ignore ou méprise aujourd'hui.

Rien dans les origines ni l'éducation de Noël Cannat ne semblait le prédisposer à une vie aussi peu conventionnelle, à des méthodes et des prises de positions surprenantes ; il pourrait facilement passer pour utopiste, je préfère voir en lui un prophète. S'il est porteur d'une parole et d'une vision parfois déroutantes, c'est pour mieux conduire à l'espérance et à l'action concrète en faveur de l'humanité.

Pour me conformer à la tradition, je dois maintenant parler de moi mais il me semble que je l'ai déjà fait. Je me contenterai de souligner quelques points qui me tiennent à cœur. Nouvelle surprise, j'en trouve la trace chez Noël Cannat. Avec le génie des hommes exceptionnels, il

dit avec clarté ce que je ne sais que balbutier : *Prélude à l'inversion de l'empire*, p. 81. «*C'est ainsi que la capacité de raisonner que devrait apporter l'école s'efface devant l'image « ludique » du champion de jeux télévisés*». «*Le bon pédagogue est certes chargé de transmettre un savoir, mais il est avant tout celui qui aide à grandir par le franchissement d'obstacles gradués*».

Il serait souhaitable que la société sache dire clairement ce qu'elle demande à l'école, qu'elle lui fixe des objectifs limités et précis. La société demande-t-elle vraiment de favoriser la capacité de raisonner, de former à la réflexion, à la curiosité, et à la recherche personnelle, demande-t-elle que le pédagogue aide à grandir ? L'école est-elle le lieu de l'apprentissage à l'esprit critique et à la liberté ? Ou le lieu de formation de techniciens dociles ? Des réponses à ces questions aideraient à dissiper ce malaise des enseignants dont on parle.

Pour ma part, j'ai la chance d'enseigner une langue vivante, c'est pour moi un bonheur, en premier lieu parce que tout est au programme : les poèmes de Luis de Gongora, et ceux de Pablo Neruda, les voyages de Christophe Colomb et les écrits de Thérèse d'Avila, les dessins de Quino et les tableaux du Greco ou de Velazquez, les cathédrales, les mosquées et les synagogues, Mexico et Séville ... et la recette de la tortilla, c'est dire que le programme n'est jamais fait et la liberté totale.

Je ne sais pas séparer l'école de la vie et rien ne me désespère plus que de voir certains élèves entre parenthèses attendre la fin des cours pour « vivre ». Enseigner une langue vivante c'est être dans la vie même. J'aime avant tout découvrir et faire découvrir comment une langue dit la vie, présente une vision différente du monde.

Reconnaître et comprendre cette différence, c'est se préparer à accepter l'autre différent. Voici quelques petits exemples et des questions sans réponse :

- Les Espagnols, réputés pour se coucher au petit jour, ont un mot spécial pour dire « se lever au petit jour ». Est-ce parce que se lever au petit jour est pour eux un événement extraordinaire ?

- Ils s'apostrophent familièrement en disant « homme, femme » là où nous dirions « mon cher, mon vieux, mon amie ». Est-ce pour ne pas risquer d'oublier que nous sommes des êtres humains, et de sexe différent ?

- Là où les Français rendent service, les Espagnols prêtent service. Est-ce parce qu'ils veulent la première place ?

- J'enseigne une langue dont on dit qu'elle est belle parce qu'« attendre » s'y dit « espérer » et « vouloir » « aimer » mais c'est aussi une langue où comme en latin, le même verbe dit « savoir » et « avoir du goût ». « Es sabroso saber » se traduit par « avoir du goût est savoureux » pléonasmes sans intérêt comme la plupart des pléonasmes.

Mais on peut traduire « savoir est savoureux » et c'est bien plus exaltant. Oui savoir est savoureux et donne du goût à la vie.

Il est admis de nos jours que nous avons tous besoin de parler la même langue, l'anglais universel, réduit à trois cents mots. Il est à craindre qu'avec seulement trois cents mots les identités, les particularités et les sensibilités différentes soient gommées et que les échanges insipides soient réduits aux seules richesses matérielles.

Connaître une langue vivante c'est pouvoir dire quelque chose à l'autre, traiter des affaires, résoudre des problèmes mais c'est aussi pouvoir comprendre ce que dit l'autre et par là le connaître.

Je ne voudrais pas abuser de votre patience, permettez-moi une petite plaidoirie en faveur du modeste bon en version si dédaigné au profit du génial fort en thème dont la louange n'est plus à faire. Le fort en thème fait tout très bien en langue étrangère, il parle, écrit, exprime exactement sa pensée, il force l'admiration, impose le respect et.... le silence. Le bon en version, ouvre les yeux et les oreilles, comprend, sent, savoure les nuances, avant de savoir les dire, il se met à l'écoute, accepte la parole de l'autre, c'est un humble.

Mais imaginons deux bons en version : un Espagnol et un Anglais ou un Danois et un Italien, peu importe, imaginons les un jour de printemps attablés et devisant par exemple sous les micocouliers du boulevard Victor Hugo. Chacun est bon en version, chacun comprend

la langue de l'autre, avec ses subtilités et ses nuances, plus de risque de barbarismes ou de solécismes, d'approximation, d'incompréhension. Chacun parle sa langue, comprise par son interlocuteur qui répond dans sa langue et est compris. Chacun a fait une moitié du chemin, n'a rien perdu de lui-même et a tout gagné. Chacun parle et comprend dans sa propre langue... un vent de Pentecôte souffle sur le boulevard Victor Hugo .

Apprendre une langue étrangère c'est aussi approfondir sa langue maternelle en la confrontant à une autre, retrouver ses racines, être précis et nuancé, désamorcer la violence, rendre possible le dialogue.

J'aimerais pour conclure citer une dernière fois Noël Cannat. « *Comme le proposait Confucius, pour rétablir l'ordre dans le royaume, il faut d'abord fixer le sens des mots. Puis remettre les choses à leur place et se reprendre d'amour pour la terre et ses habitants* ».

Quand Noël Cannat cite Confucius, il ne me reste plus qu'à me taire.

Je vous remercie.

Très applaudie, Mme Poujoulat reçoit, dans la salle de Lordat, les félicitations de ses confrères, avant de se rendre au premier étage pour la réception organisée en son honneur.